

Recherches sociographiques



Réal BÉLANGER, *Henri Bourassa. Le destin fascinant d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Les Presses de L'Université Laval, 2013, 552 p.

Sylvie Lacombe

Volume 56, numéro 1, janvier–avril 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030284ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030284ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacombe, S. (2015). Compte rendu de [Réal BÉLANGER, *Henri Bourassa. Le destin fascinant d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Les Presses de L'Université Laval, 2013, 552 p.] *Recherches sociographiques*, 56(1), 208–210.
<https://doi.org/10.7202/1030284ar>

laissés de côté. Il n'est même pas fait mention du programme de restauration sociale de 1933, qui a pourtant réuni treize clercs et plusieurs proches de l'ancien curé de Boischatel, dont Philippe Hamel et René Chaloult. Si l'auteur analyse les liens entre Lionel Groulx et Pierre Gravel, on se demande pourquoi il ne compare pas la pensée politique de ce dernier à celle d'autres collaborateurs du chanoine plus impliqués dans le combat social. Alexandre Dumas avance pourtant que c'est précisément la pensée sociale qui distingue l'abbé du chanoine (p. 210). Le père Joseph-Papin Archambault, un des fondateurs de *L'Action française*, et l'École sociale populaire (ESP) sont bien mentionnés à quelques reprises, mais les liens entre Gravel et les membres de ce mouvement ne sont pas étudiés. Ont-ils correspondu? Est-il possible que Gravel ait assisté et participé aux Semaines sociales? On ne sait pas non plus si l'auteur a mené des recherches dans les archives des jésuites. L'ESP et le programme de restauration sociale ont pourtant tenté de faire la synthèse du traditionalisme canadien-français et de la doctrine sociale de l'Église. Autrement dit, ils auraient pu éclairer le questionnement de l'auteur à propos de la manière dont l'abbé Gravel a pu concilier sa pensée nationale et sa pensée sociale (p. 276). Cet ajout aurait aussi permis de nuancer certaines affirmations du biographe, qui fait par exemple de Gravel un corporatiste d'État sur l'unique base de quelques conférences rapportées dans les journaux.

L'ouvrage comporte par ailleurs plusieurs problèmes dans l'appareil de référence. Parmi les huit articles de journaux d'époque cités dans divers chapitres, deux n'ont pas pu être retrouvés dans les parutions mentionnées. Il arrive aussi qu'une mauvaise monographie soit référencée et que l'auteur mélange les titres d'un même historien mis en bibliographie (par exemple note 109, p. 248). On peut aussi reprocher à l'auteur de n'avoir pas fouillé certaines sources qui auraient éclairé la vie de l'abbé Gravel. Celui-ci ayant souvent changé d'emploi sur commande du cardinal Villeneuve, pourquoi aucune enquête n'a-t-elle été tentée auprès des archives de l'archidiocèse de Québec? L'auteur nous dit aussi que Pierre Gravel a été surveillé par la Gendarmerie royale du Canada (p. 71). Est-il possible qu'il existe des documents le concernant dans les archives de la police montée?

Malgré ces lacunes, l'ouvrage demeure une bonne introduction à la vie de l'abbé Pierre Gravel. S'il peut plaire aux amateurs d'histoire, les chercheurs chevronnés tiendront compte de ses limites.

David RAJOTTE

Bibliothèque et Archives Canada.
david.rajotte@bac-lac.gc.ca

Réal BÉLANGER, *Henri Bourassa. Le destin fascinant d'un homme libre (1868-1914)*, Québec, Les Presses de L'Université Laval, 2013, 552 p.

Voici le premier tome d'une magistrale biographie, celle d'un homme hors du commun ayant profondément marqué le nationalisme canadien-français et qui peut également être vu comme le père spirituel du fédéralisme canadien. Henri Bourassa est effectivement une figure incontournable de l'histoire canadienne à

plus d'un titre. Homme de paradoxes viscéralement opposé à tout compromis avec les grands principes d'une saine politique nationale, il possède une immense force de caractère, une éloquence inouïe (ses discours durent souvent plusieurs heures – une intervention à l'Assemblée législative du Québec en 1909 a, par exemple, duré sept heures!) et une rigueur morale à première vue inébranlable. Son esprit normatif combine les deux grandes idéologies qui ont traversé le 19^e siècle canadien-français, l'ultramontanisme et le libéralisme. Sa carrière politique très tôt marquée par des coups d'éclat inspire la jeunesse canadienne-française, dont il devient l'idole : la Ligue nationaliste rassemblant de jeunes journalistes, fondée en 1903, s'attelle ainsi à mettre en pratique ses principes nationalistes. L'ambition nationale que diffuse Bourassa fait du Canada une nation virtuellement indépendante de l'Empire britannique, fondée sur l'alliance entre les deux « races fondatrices », ce qui implique leur égalité de droit absolue partout dans la Confédération.

Mais l'expansion géographique du Canada vers l'Ouest, en grande partie due à un afflux important d'immigrants, révèle au grand jour l'incompatibilité des conceptions respectives du Canada chez les Canadiens français et anglais : pour les premiers, il est franco-anglais, tandis que les seconds l'ont toujours considéré comme britannique, non seulement par sa constitution, mais par sa composition aussi – à part la réserve française sur le territoire québécois. Avec la création de la Saskatchewan et de l'Alberta, en 1905, meurt à jamais tout espoir de faire vivre un Canada bilingue et biculturel. Déjà, le refus de Wilfrid Laurier en 1896 d'user du pouvoir fédéral pour remédier à la loi inique du gouvernement manitobain spoliant les droits scolaires de la minorité canadienne-française avait miné la possibilité que le niveau de gouvernement fédéral puisse incarner un principe supérieur subsumant les intérêts des deux communautés linguistiques, pour en faire plutôt l'instrument de la majorité (canadienne-anglaise). Malgré les défaites successives du programme nationaliste, Bourassa reste le champion de la cause canadienne-française et, en incorporant les aspirations canadiennes-françaises à un nationalisme pancanadien, il leur a du même coup donné une envergure et une légitimité nouvelles. En ce sens, on peut voir en lui le père du fédéralisme canadien.

Les meilleurs chapitres d'*Henri Bourassa*, ceux où le lecteur s'enthousiasme avec l'auteur, relatent le discours de Bourassa à l'église Notre-Dame, lors du 21^e Congrès eucharistique international en 1910, et la campagne des élections fédérales de 1911. Le « discours de Notre-Dame » est l'événement qui a le plus marqué non seulement les contemporains, mais aussi quelques générations suivantes, vu que cette allocution était étudiée dans les collèges classiques en tant qu'argumentation brillante, en partie improvisée, et qu'on la faisait apprendre par cœur aux élèves. Ce discours est une réponse, plus précisément une réfutation point par point, des propos tenus quelques minutes auparavant par l'archevêque de Westminster, M^{gr} Bourne, déclarant que l'avenir du catholicisme en Amérique du Nord réside désormais dans la diffusion de la seule langue anglaise. La réplique érudite que compose Bourassa est constamment interrompue par les applaudissements, les acclamations d'une foule chahuteuse mais, heureusement, notre orateur sait tout autant galvaniser son auditoire que le contenir et empêcher les débordements. L'exposé qu'en fait Bélanger alterne habilement entre contenu du discours et description de l'ambiance qui régnait dans l'église survoltée grâce aux témoignages

de ceux qui étaient présents – dont l'abbé Groulx –, et des comptes rendus publiés par les journaux, ce qui produit un maximum d'effets sur le lecteur, littéralement enchanté.

Le portrait de Bourassa que dessine Bélanger est celui d'un homme intègre, d'une rigueur morale intransigeante – le journal qu'il fonde ne s'appelle pas *Le Devoir* pour rien. Les élections fédérales de 1911 révèlent cependant le côté sombre, moins noble de l'homme. Durant cette campagne électorale, Bourassa est aveuglé par sa détestation de Wilfrid Laurier et de son gouvernement libéral, au pouvoir depuis 1896. Prêt à tout pour orchestrer sa chute, il verse dans la démagogie, taisant par exemple le fait que la loi navale se fonde sur un recrutement strictement volontaire, et non sur la conscription obligatoire, puis va jusqu'à contracter une alliance électorale avec les *tories* de Robert Laird Borden, qui sont pourtant les plus farouches partisans de l'Empire britannique, et les moins enclins à défendre l'indépendance canadienne. Cette entente bafoue plusieurs des principes défendus par Bourassa et, une fois élus, les conservateurs ne manqueront pas de renier un à un tous leurs engagements nationalistes. Ici, le biographe s'indigne (« alliance indécente », « scabreuse ») et déplore la grave erreur de jugement de Bourassa – ayant refusé de se porter candidat à cette élection, il n'a pu contrôler les députés d'allégeance soi-disant nationaliste. Bélanger lui reproche surtout de ne jamais blâmer sa propre naïveté dans toute cette affaire.

Réal Bélanger a vraisemblablement tout lu : les écrits d'Henri Bourassa (livres, brochures, éditoriaux), sa correspondance, ses interventions à la Chambre des Communes et à l'Assemblée législative, ses discours publics reproduits dans les journaux, les mémoires de ceux l'ayant côtoyé de près ou de loin, les journaux de l'époque, les travaux d'historiens sur tel ou tel événement de la période couverte, etc. Il corrige donc ici et là ses collègues ayant erré sur un détail ou un autre, sans polémiquer, en rétablissant simplement les faits.

Enfin, l'ouvrage est à lire absolument, car la période couverte est cruciale pour qui veut comprendre comment le fédéralisme a pu susciter un si fol espoir chez les Canadiens français, et comment cet espoir a été si constamment trahi.

Sylvie LACOMBE

Département de sociologie,
Université Laval.
sylvie.lacombe@soc.ulaval.ca

Rodrigue LANDRY (dir.), *La vie dans une langue officielle minoritaire au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 338 p.

Cet ouvrage collectif, sous la direction de Rodrigue LANDRY de l'Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques (ICRML), a pour objectif de « décrire les réalités quotidiennes » des communautés de langue officielle en situation minoritaire (CLOSM), soit les anglophones du Québec et les francophones des